

**Les Toma (Guinée et Libéria)
au temps des négriers
et la colonisation française (XVI^e-XX^e siècles)**

Collection Études Africaines

Dernières parutions

Pierre DANHO NANDJUI, *La connaissance du Parlement ivoirien*, 2000.

Arsène OUEGUI GOBA, *Côte d'Ivoire : quelle issue pour la transition ?*, 2000.

Mahamoudou OUÉDRAOGO, *Culture et développement en Afrique : le temps du repositionnement*, 2000.

Mourtala MBOUP, *Les Sénégalais d'Italie, Emigrés, agents du changement social*, 2000.

Jean-Baptiste Martin AMVOUNA ATEMENGUE, *Sortir le Cameroun de l'impasse*, 2000.

Emmanuel GERMAIN, *La Centrafrique et Bokassa (1965-1979)*, 2000.

Marcel GUITOUKOULOU, *Crise congolaise : quelles solutions ?*, 2000.

Cheikh Yérém SECK, *Afrique : le spectre de l'échec*, 2000.

Félix YANDIA, *La métallurgie traditionnelle du fer en Afrique centrale*, 2001.

Facinet BÉAVOGUI

**Les Toma (Guinée et Libéria)
au temps des négriers
et la colonisation française
(XVI^e-XX^e siècles)**

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) CANADA
H2Y 1K9

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

La mise en page a été effectuée grâce au concours de
l'Université Marc Bloch de Strasbourg.

Avant-propos

Facinet Béavogui ne reçut jamais ce message de l'Harmattan : « Nous avons le plaisir de vous informer que votre manuscrit a été retenu pour la publication ». Décédé dans l'exil, en Côte d'Ivoire, en avril 1999, il ne put mener à bien lui-même la publication de l'ouvrage qu'il venait d'achever.

Amie et collègue de longue date de Facinet Béavogui, j'ai poursuivi la tâche qu'il avait entreprise. C'est en 1984 lors d'un séjour de recherche effectué à Conakry, que j'ai fait sa connaissance. Il était alors enseignant d'histoire à l'IPGAN de Conakry (Institut Polytechnique Gamel Abdel Nasser), actuelle université. Ce fut le début d'un long et fructueux échange de correspondances, ponctué par de nombreuses rencontres. Frappée, en effet, par sa pugnacité et sa curiosité d'historien, je l'ai vivement encouragé à poursuivre ses recherches au-delà de son mémoire de fin d'études. C'est ainsi qu'en 1986, il vint à Paris parachever ses études par la rédaction d'une thèse portant sur une région de Guinée qui lui tenait particulièrement à cœur, sa région d'origine, déjà étudiée dans son mémoire intitulé *Etude des structures économiques et sociales de la société traditionnelle loma* (IPGAN, Conakry, 1974). Le présent ouvrage reprend en grande partie ce travail de thèse, soutenu en 1991 à l'Université de Paris 7-Denis Diderot, sous le titre de *Contribution à l'histoire des Loma de la Guinée forestière de la fin du XIX^{ème} siècle à 1945*. J'eus le plaisir d'être membre de son jury. Ce livre en fait la synthèse sous une forme remaniée et élargie chronologiquement en remontant ambitieusement à la mise en place des populations à partir du XIV^{ème} siècle. Il propose une vaste fresque, sur la longue durée, de l'histoire des Loma, dénommés Toma par l'administration coloniale qui reprenait la terminologie de leurs voisins.

L'histoire des Loma, peuple de la zone forestière, situé aux confins de la Guinée et du Libéria, était jusqu'alors négligée par l'historiographie. Ceci découlait à la fois de leur position périphérique, à l'extrême sud-est de la Guinée, de leur part démographique restreinte (environ 250 000 personnes au siècle dernier), mais aussi de leur résistance prolongée à toute mainmise. L'histoire coloniale ne pouvait mettre en exergue *Ces hommes qu'on appelle anthro-pophages*, expression employée de manière critique par M. H. Lelong, à propos d'un autre peuple forestier, voisin et proche culturellement des Loma, les Kpelle/Guerzé (Paris, Alsatia, 1946).

Dans son travail, avec le courage qui le caractérise, Facinet Béavogui ose aborder des thèmes généralement passés sous silence par les historiens, en exploitant aussi bien les sources orales que les archives coloniales ou les études consacrées à la Guinée forestière. Il analyse notamment l'implication

des Africains eux-mêmes dans la traite des esclaves, l'exploitation interne de la force de travail captive ou encore les conflits endogènes et les rivalités de pouvoir.

De même, il démystifie la problématique des résistances à la colonisation, appréhendées comme unanimes, effaçant les clivages internes et symbolisées par quelques héros nationaux. Il met ainsi à mal l'image d'une résistance générale des populations à l'impérialisme colonial pour mettre en évidence les divisions internes, les intérêts spécifiques des catégories dirigeantes dans la lutte contre les 'Blancs' et l'instrumentalisation par ces dernières des populations, notamment captives. Il souligne la hiérarchisation poussée de la société loma, en particulier l'importance des esclaves dans la structure socio-politique des diverses chefferies et leur rôle comme force militaire. Dans son ouvrage, Facinet Béavogui met ainsi à jour la permanence des élites, dans leur ensemble, au delà du bouleversement colonial, qui se concrétise par la collusion entre les catégories dirigeantes locales, affirmées par l'instauration des chefferies administratives, et les colonisateurs. Un phénomène du même ordre a été mis en évidence par Ismaël Barry pour le Fouta-Djalon voisin dans *Le Fuuta-Jaloo face à la colonisation : conquête et mise en place de l'administration en Guinée (1880-1920)*, (L'Harmattan, 1997).

De fait, les analyses de Facinet Béavogui se situent souvent à contre-courant d'une historiographie nationaliste, très répandue et manipulée avec brio par le régime de Sékou Touré. Chaque région avait sa figure de héros-résistant à la colonisation, symbole réducteur, qui gommait toute analyse de fond sur les rapports entre colonisateurs et colonisés et, surtout, entre le pouvoir politique, quelle qu'en soit la couleur ou la nature, et les diverses composantes de la société civile.

Facinet Béavogui avait, par ailleurs, effectué des recherches sur les instruments agricoles ou les monnaies en région forestière mais aussi sur la ville de Conakry qu'il s'agisse de son histoire (*Conakry, la perle de l'Afrique occidentale. Des origines à 1947*, manuscrit de 68 p. dactyl., 1984, non publié) ou de la montée des forces revendicatives après 1945 (cf. liste plus bas).

Les thématiques abordées par F. Béavogui, basées sur une vaste réflexion autour du politique dans la société, font à merveille le pont avec le présent en insistant sur les capacités des populations à s'exprimer, à jouer un rôle dynamique et à prendre en charge leur destin dans la Guinée d'hier comme dans celle d'aujourd'hui. Secrétaire général du Rassemblement du Peuple de Guinée et député à l'Assemblée nationale de Guinée depuis 1990, Facinet Béavogui était directement impliqué dans les dynamiques contemporaines, ce qui l'avait quelque peu éloigné de l'histoire du passé.

Pris par ses activités politiques, il lui tenait toutefois à cœur de voir son livre publié. C'est le plus bel hommage que ses collègues et amis historiens peuvent lui rendre.

Odile Goerg
mai 2000

Liste de travaux et publications

- *Etude des structures économiques et sociales de la société traditionnelle loma*, mémoire, IPGAN, Conakry, 1974.
- "Eveil politique et principales forces de la lutte de libération nationale à Conakry au lendemain de la deuxième guerre mondiale", communication pour le Colloque 'Processus d'urbanisation et composantes sociales dans le ville en Afrique', LA 363 Tiers-Monde, Paris 7, 16 p., 1985
- *Contribution à l'histoire des Loma de la Guinée forestière de la fin du XIX^{ème} siècle à 1945*. thèse, Université de Paris 7, mai 1991, 713 p.
- "Place et rôle de Gamé Guilavogui dans la naissance d'un nationalisme loma pendant la colonisation française", *Histoire et anthropologie*, n° 11, 1995, p. 138-145.
- "Le poro, une institution politico-religieuse ouest africaine", p. 245-258, in *Des Historiens africains en Afrique*, textes rassemblés par C. Coquery-Vidrovitch, Odile Goerg et H. Tenoux, Cahiers Afrique Noire n°17-18, L'Harmattan, 1998.
- "La circulation monétaire en Afrique de l'Ouest : le cas du 'guinzé'", p. 175-190, in *Outils aratoires en Afrique*, C. Seignobos, Y. Marzouk et F. Sigaut (éds.), Karthala, 2000.
- "Traite esclavagiste transatlantique et esclavage chez les Loma (XVI^{ème}-XIX^{ème} siècles)", in *Histoire et devenir de l'Afrique. XX^{ème} siècle, Travaux en cours*, C. Coquery-Vidrovitch, O. Goerg et Ch. Tshimanga (éds.), Cahiers Afrique Noire, n°19, L'Harmattan, 2000.

NB) Je tiens à remercier ici Sophie Guillaume pour son aide lors de la préparation du manuscrit ainsi qu'Ersie Leria pour le travail de mise en page. Par respect pour l'auteur, avec lequel nous ne pouvons malheureusement plus dialoguer, les modifications n'ont porté que sur des détails de style ou de présentation.

***Dr Facinet Béavogui n'est plus.
Oui, Dr Facinet Béavogui n'est plus,***

Cruel destin !

Dr Facinet Béavogui est né le 25 décembre 1950 à Macenta,
de Wogbo Béavogui et de Louopou Saba Béavogui.

Décédé le 27 avril 1999 à Abidjan,
il laisse deux veuves et deux enfants éplorés.

Dr Facinet Béavogui,

Parmi les nombreux parents, amis et connaissances qui te pleurent aujourd'hui, figurent en bonne place tes collègues de l'université guinéenne dont tu es issu et dont tu es resté membre ainsi que l'ensemble des scientifiques du monde universitaire, en Afrique et ailleurs, qui t'ont connu à travers tes œuvres.

En effet, l'université guinéenne n'oublie pas que c'est en son sein que tu as mené l'essentiel des activités que tu as pu consacrer hélas ! à ta brève existence.

Après ta formation pré-universitaire, tu es reçu à l'Institut Polytechnique Gamal Abdel Nasser de Conakry où, de 1969 à 1974, tu as fait de brillantes études couronnées par la soutenance d'un mémoire de option histoire, avec la mention "Excellent".

Dès octobre 1975, en juste récompense de ton mérite, tu es désigné comme homologue au sein de la même université que tu ne quitteras qu'en 1986 pour aller faire ta formation doctorale en France, à l'université Paris VII, formation qui a pris fin en mai 1991 par la soutenance d'une thèse de doctorat nouveau régime, en 'Connaissance des Tiers mondes', option histoire, avec la mention "Très Honorable".

Ce qui t'a permis de revenir aussitôt en Guinée pour reprendre tes fonctions d'enseignant au Département d'histoire de l'Université de Conakry.

Même après ton élection comme député à l'assemblée Nationale Guinéenne, tu as tenu à garder ton cours, à la grande satisfaction de tes étudiants et de tes collègues du département d'histoire.

Au moment où tu nous quittes pour toujours, nous, tes collègues de l'université, tenons à témoigner devant ta famille, l'opinion guinéenne et internationale pour souligner les qualités dont tu as fait preuve durant ta carrière académique.

Tout d'abord tu as attiré l'attention de tous par tes aptitudes intellectuelles, nettement au-dessus de la moyenne, que corroborent les brillants succès remportés à tous les stades de ta formation. Ces aptitudes intellectuelles remarquables sont doublées d'une énergie et d'une capacité de travail qui tranchent avec l'ordinaire. Faut-il à ce sujet rappeler que pour le temps prévu pour le DEA et le doctorat, tu as été capable de préparer lors de ton séjour en France, non seulement ces deux diplômes en histoire, mais aussi, à la grande surprise de tes compagnons, un deuxième DEA, celui d'Etudes Africaines à l'Université Paris I Sorbonne.

Ensuite tu t'es signalé par ton dynamisme intellectuel qui explique ta participation à de nombreux forums africains et internationaux à caractère culturel et scientifique. Entre autres, on peut citer :

- le XI^{ème} et le XII^{ème} Festival mondial de la jeunesse et des étudiants qui ont eu lieu respectivement à la Havane, en 1978, et à Tripoli, en 1983;
- La table ronde, organisée par l'Université Paris VII en 1985 à Paris, ayant eu pour thème : "Processus d'urbanisation dans le Tiers monde" ;
- Le tricentenaire du code noir, organisé à Dakar en 1986;
- Le colloque sur l'oralité africaine, organisé à Alger en 1989 par le ministère algérien de l'information et de la jeunesse;
- Le colloque international "Traite négrière et tradition orale" organisé à Conakry en 1997 par l'UNESCO.

Ce dynamisme intellectuel, servi par tes qualités de chercheur fécond, s'est traduit aussi par tes importants travaux universitaires, dont le plus remarquable est ta thèse de près de 1000 pages sur l'histoire et la civilisation des Loma de Guinée.

Ces travaux, ajoutés à tes nombreux articles publiés, ont permis de te faire une place parmi les scientifiques africains et du monde, comme un des meilleurs historiens guinéens, spécialiste du monde loma.

Les générations montantes te seront particulièrement reconnaissantes pour l'immense effort que tu as fourni pour sortir de la nuit des temps la riche histoire de cette partie de la forêt guinéenne.

Si tu t'es ainsi imposé comme un intellectuel actif et comme un chercheur fécond, t'es aussi affirmé comme un enseignant compétent et intègre qui a conquis l'admiration de ses étudiants et le respect de ses collègues.

C'est tout cela qui t'a valu les postes de responsabilité qui t'ont été confiés, tout à tour :

- en 1982-1984, comme directeur de la division des sciences sociales et humaines à la Direction nationale de la recherche scientifique ;

- en 1985-1986, comme vice Doyen de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'université de Conakry, poste que tu abandonnes, à la surprise de tout le monde, au profit de ta formation doctorale ;
- en 1992-1995, comme chef de l'équipe pédagogique histoire-géographie du 1^{er} Cycle Lettres et Sciences Humaines.

Dr Facinet Béavogui, doit-on te pleurer ?

Certainement oui ! Pour le vide que tu as laissé parmi nous, pour l'œuvre féconde d'historien que tu as commencée et qui est brutalement interrompue à jamais. On doit te pleurer pour le bon père, le tendre époux, le parent attachant et l'ami fidèle qu'on a perdu physiquement pour toujours.

Mais on doit surtout suivre ton bel exemple d'homme passionné de culture, ton exemple de carrière académique bien remplie.

Dors en paix, Facinet !

Que Dieu Tout Puissant et Miséricordieux t'accorde sa grâce et t'ouvre ses paradis !

Amen !

Ses collègues de l'Université de Conakry
(Faculté des Lettres)

INTRODUCTION

L'implantation des comptoirs européens sur le littoral atlantique dès la fin du XV^{ème} siècle a accéléré la migration de bon nombre de populations africaines de l'intérieur du continent vers les côtes. Il en a ainsi été de la plupart des populations vivant dans la sylve guinéo-libérienne et sierra léonaise actuelle, qui y esquissèrent leur pénétration à partir probablement des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, en provenance de la savane soudanaise.

La trame de leur histoire s'articula dès lors sur la traite esclavagiste transatlantique et sur l'échange des produits du cru, de la cola, de l'huile de palme et du riz surtout, contre les produits manufacturés européens.

Quoique relativement peu nombreux, environ 250 000 personnes au siècle dernier, les Toma eurent l'avantage d'être de ceux qui se trouvèrent dès cette époque, à la jonction de la savane soudanaise et de la forêt du Centre ouest africain. Leur territoire devint dès lors l'une des principales portes d'accès des marchands soudanais à la sylve du Centre ouest africain.

Ce fut dès cette période que la région, dans sa quasi-totalité, fut connectée à la traite transatlantique par les négriers, à travers le dédale de cours d'eau, tous perpendiculaires à la côte. Parcourue jusque dans ses parties les plus septentrionales par ces chasseurs d'hommes, celle-ci devint, jusqu'à l'intrusion coloniale étrangère dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, l'un des nombreux réservoirs d'esclaves du nouveau monde.

La traite esclavagiste et l'esclavage productif jouèrent ainsi, dès le XVI^{ème}-XVII^{ème} siècle, un rôle déterminant dans l'histoire des populations forestières en général, des Toma en particulier, dont le pays est l'archétype des pays de l'hinterland qui furent profondément marqués par le commerce négrier. Toute leur histoire, jusqu'à la pénétration coloniale française porte la marque de ce négoce qui influença tous les niveaux de leur formation économique et sociale.

L'esclavage constituait en fait le fondement du système économique, politique, social et culturel toma. Un mode de production esclavagiste faisant de l'esclave un produit, un moyen de production et de reproduction, s'était enraciné, qui conditionna largement la mise en place le long du XIX^{ème} siècle du commerce dit légitime.

Le développement de l'économie esclavagiste, à partir surtout du XIX^{ème} siècle, déboucha sur l'essor des échanges entre les Toma et leurs voisins d'une part, avec le Soudan et le littoral atlantique de l'autre.

L'épanouissement de cette économie internationale se traduisit par la naissance d'intenses et vastes réseaux de villes-marchandes et par la diversité des moyens d'échange, la monnaie de fer connue sous le nom de *guinzé*, jouant le rôle de principale monnaie-marchandise.

Parallèlement à cette animation de la vie économique et en dépit de l'engrenage de la violence, les populations toma firent preuve d'une grande vitalité et d'une grande créativité culturelle. Deux faits semblent justifier ce mouvement qui atteignit son apogée au XIX^{ème} siècle : l'essor de l'esclavage productif d'une part, du phénomène urbain de l'autre. Libérées des contraintes du travail productif, les villes devinrent, grâce au brassage des populations, de grands et remarquables creusets de culture et de civilisation.

L'un des principaux impacts du trafic négrier sur la formation toma fut la construction d'un type d'état original qui, traduit en termes modernes, véhiculait d'ores et déjà des notions de séparation et d'équilibre des pouvoirs, de pluralisme d'expression, de responsabilité des mandataires face à leurs mandants et de contrôle du pouvoir par un organisme suprême, constitué des membres de la génération supérieure. Assurément, ce système de « démocratie » fut généré au sein de la population franche comme un garde-fou à toute velléité d'absolutisme et de despotisme de la part de tout gouvernant.

Ainsi, le commerce négrier et l'esclavage productif tissent d'un bout à l'autre, la trame de l'histoire contemporaine toma, du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècle. Ils expliquent pourquoi, à la fin de ce siècle, l'aristocratie militaire toma opposa une des résistances africaines les plus longues et les plus âpres à l'intrusion coloniale européenne. De 1892 à 1908 en effet, celle-ci se battit de toutes ses forces pour préserver des privilèges séculaires que la domination étrangère allait indubitablement compromettre. Elle ne dut sa survie politique et économique qu'en se transformant, après les guerres de conquête, en principal instrument d'exécution du projet colonial.

Quant aux larges masses d'hommes francs que la présence étrangère libérait d'une exploitation militaire séculaire, elles tombèrent sous le joug, plus dur, de l'Homme Blanc. Il en fut de même de la nombreuse population servile qui demeura dans plusieurs zones sous la domination de l'ancienne classe dominante jusque dans les années trente. Ici aussi, comme partout ailleurs où le système économique et social se fondait sur l'esclavage, l'abolition des rapports de servilité fut entravée tant par l'ancienne classe aristocratique que par le colonisateur qui trouva longtemps son compte dans leur maintien.

La disparition de l'engrenage de la violence, de la traite esclavagiste et de l'esclavage, fondements de la société toma, ne se traduisit donc pas par un bouleversement systématique de l'ordre social. En dépit des répercussions

socio-politiques de la colonisation, le fait saillant fut plutôt la détermination du devenir colonial par les principales dynamiques de la société toma. L'exploitation et la domination s'opérèrent ainsi dans le cadre des structures d'ensemble héritées de la période précédente.

Cette place prépondérante qu'ont occupée la traite esclavagiste transatlantique et l'esclavage productif dans l'histoire des populations toma constitue le principal apport de ce livre. Ces deux phénomènes constituèrent du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècle le facteur déterminant des principaux traits de la culture des Toma.

Assurément, au regard des grandes percées enregistrées depuis les années soixante dans l'explication des principales dynamiques de l'histoire africaine, cette révélation n'a rien de révolutionnaire. Mais, placée dans le contexte de l'historiographie guinéenne, très en retard dans la formulation de ses problématiques, elle revêt une signification toute particulière.

Depuis l'accession du pays à la souveraineté nationale, en effet, la recherche historique s'enlise, se cantonnant dans la simple critique et/ou dans le rejet de l'historiographie coloniale ; laquelle niait à l'Afrique « toute participation significative à l'élaboration du patrimoine « civilisationnel » de l'humanité »¹.

Ceci explique la grande importance qui a été accordée à l'histoire politique, à la réhabilitation de l'histoire africaine sans tenir souvent compte de ses véritables ressorts. Comme ailleurs sur le continent², l'historiographie guinéenne de l'ère du nationalisme, soucieuse de « redonner à l'Afrique sa place de sujet actif dans le processus de l'histoire universelle, a négligé l'histoire sociale, occulté les contradictions internes et a eu tendance à glorifier des groupes dirigeants et des États ». Elle s'est ainsi articulée au cours des années 1960-1980, sur l'histoire du Parti Démocratique de Guinée (PDG) et de son secrétaire général, Ahmed Sékou Touré, sur celle des empires du Mali, du Fouta Djallon et de Samori, laissant dans l'ombre celle des sociétés lignagères.

Les populations de la sylvie du Centre ouest africain comme les Toma étaient ainsi considérées comme des paléonigritiques restés au stade de développement préhistorique ou de la communauté primitive, comme des populations malheureuses et rabougries qui avaient végété dans un isolement millénaire, prises dans l'ombre de la végétation, qui n'avaient pratiquement pas changé depuis l'aube de l'humanité et dont l'étude présentait très peu d'intérêt.

¹ A. Bathily, 1989, p. 9.

² *Ibid.*, pour le cas du Sénégal.

Le présent travail sur les Toma apparaît d'autant plus novateur qu'il rompt justement avec cette vision mythique faisant de toute forêt un monde clos, à l'écart de la production et de la diffusion des idées et des techniques. Comme nous le montrons tout au long de cette étude, dès le XV^{ème}-XVI^{ème} siècle, la forêt du Centre ouest africain de façon générale, le pays toma en particulier, constitua un véritable creuset de culture et de civilisation, un melting-pot intégré au commerce régional et international transatlantique.

Du point de vue strictement méthodologique, cet ouvrage - qui est la version résumée de notre thèse de doctorat, soutenue en mai 1991³, sous la direction de Catherine Coquery-Vidrovitch, à l'Université de Paris 7-Denis Diderot - se situe donc dans une problématique tout à fait nouvelle, celle qui privilégie « l'étude des forces économiques et sociales dans leurs rapports contradictoires, en soulignant les causes objectives d'ordre interne et/ou externe, qui ont entraîné le progrès ou la décadence de telle ou telle formation sociale »⁴.

La consultation de deux catégories de sources principales l'a rendu possible :

1) Les sources orales

Les Toma, à l'instar de la plupart des autres populations africaines, vivent leur culture dans et par l'oralité. Les informations d'ordre historique sont ainsi transmises de génération en génération par voie orale. En outre, contrairement aux sociétés soudanaises à castes, il n'y eut ici ni État centralisé ni spécialistes attitrés de la conservation et de la transmission des informations historiques dont la récolte exige de parcourir la trentaine de chefferies précoloniales.

Au niveau de chaque unité lignagère, ces traditions sont détenues par les membres de la génération supérieure, seuls habilités à les transmettre, souvent de façon solennelle, à une personne étrangère. Il nous a été possible de visiter lors de nos enquêtes sur le terrain, en 1988-1989, près d'une vingtaine de villages de plus d'une dizaine de ces anciens États toma et de nous entretenir avec plus d'une centaine d'informateurs, tous âges et tous sexes confondus.

Nous avons utilisé également les résultats d'enquêtes antérieures, menées en 1972, 1974 et 1986 en pays toma, kissi, kpèlè et soso (Basse Côte). Nous nous sommes inspirés par ailleurs des résultats de recherches

³ Sous le titre *Contribution à l'histoire des Loma de la Guinée forestière de la fin du XIX^{ème} siècle à 1945*, 713 p.

⁴ A. Bathily, *op.cit.*, p. 11.

effectuées en 1975 en pays toma, - dans le Guizima, le Woïma et le Kounoukoro notamment, que nous n'avions pas pu parcourir lors de nos recherches -, par un groupe de cadres de l'Institut Pédagogique National de Guinée. Ces différentes informations, mises bout à bout, nous ont permis d'avoir une vue plus cohérente de l'histoire des Toma.

Comment se présentent ces sources orales ?

S'articulant principalement sur les récits de migration, les traditions font aujourd'hui l'objet de savantes manipulations. Ceci s'explique par les cruciaux problèmes d'occupation de l'espace qui opposent les deux franges de la population que sont les Toma et les Toma-Manian⁵. Dans toutes les régions où ces deux éléments s'imbriquent, tout est de nos jours sujet à occultation. Les revendications territoriales constituent singulièrement de puissants motifs pour falsifier les récits de migration, les limites des anciennes unités politico-administratives, etc. De là, la nécessité d'une vigilance accrue et d'une analyse attentive des généalogies, des anthroponymes et des toponymes que les traditionnistes altèrent à dessein.

Les témoignages relatifs à la période coloniale font l'objet des mêmes manipulations. Ils reconstituent certes, avec beaucoup d'objectivité, des pans entiers du système de la domination étrangère volontairement tus par les sources écrites coloniales. Mais ils sont loin cependant d'échapper au phénomène de la transfiguration. C'est particulièrement le cas s'agissant des informations relatives à la conquête coloniale et à la résistance à la pénétration. Les traditionnistes toma, dans leur grande majorité, s'évertuent à présenter les Toma-Manian comme les seuls et uniques collaborateurs des Blancs, les traîtres à la patrie qui ont ouvert, toutes grandes, les portes du pays au colonisateur français. Simultanément, les Toma sont décrits en bloc comme des résistants, des patriotes sans peur ni reproches, qui s'opposèrent courageusement et farouchement à l'occupation de leur pays. Ceci est évidemment loin d'être vrai.

Si elles abondent sur plusieurs chapitres de l'histoire, les sources orales ne sont donc pas sans présenter des écueils que seule une certaine connaissance de la culture et des structures mentales toma permettent de décrypter. Aussi en vue de mieux cerner la réalité, avons-nous été amenés à diversifier autant que possible nos sources d'information. Nous nous sommes ainsi adressé tant aux traditionnistes des lignages dominants qu'à ceux des lignages dominés des deux fractions de la population, aussi bien à des femmes qu'à des personnes imprégnées de l'histoire du pays sans pour autant appartenir aux générations supérieures. Ces investigations contradictoires et

⁵ Métis toma et malinké dont il sera largement question dans le corps de cet ouvrage.

diversifiées auprès des représentants des différentes composantes sociologiques de la population nous ont aidé à restituer avec une large marge d'objectivité la véritable trame de l'histoire des Toma depuis leur pénétration dans la sylve.

C'est le lieu de remercier ces hommes et ces femmes, appelés traditionnistes, qui nous ont généreusement livré leur savoir historique sur les Toma. Nous restons particulièrement redevable à certains d'entre eux à savoir :

Fodé Victor Koïvogui

Il était âgé d'environ 65 ans au moment de son interview à Aléyézou, un quartier de la ville de Macenta, le 25 janvier 1989. Ce petit-fils de Massa Koïvogui⁶ est connu à la préfecture de Macenta comme l'un des plus grands traditionnistes de la ville. Indépendamment des enrichissantes informations sur la chefferie du Koémè et sur la vie des Toma avant la pénétration coloniale française, les témoignages de cet informateur nous ont aidés à mieux appréhender les réalités de la domination coloniale au chef-lieu du cercle : la vie des Européens, leurs rapports avec les habitants de la ville, les différences de mœurs qui s'opérèrent pendant l'implantation coloniale entre ces citadins et les habitants du pays profond, la *révolution culturelle* des années 1920, les sévices des gardes-cercle et des tirailleurs... En somme, ce traditionniste nous a restitué un panorama revivifié de la vie au cercle de Macenta, des origines au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Bhoï Béavogui (décédé)

Résidant à Guizibhoïga, dans la banlieue sud de la ville de Macenta, il avait environ 80 ans lorsque nous l'avons interviewé le 25 décembre 1988. Également connu à la préfecture comme traditionniste officiel, ses informations fourmillent d'intéressants détails sur l'histoire du Woïbhalaga dont il était originaire, sur la vie des Toma au XIX^{ème} siècle et pendant la colonisation : l'esclavage, la traite esclavagiste, les guerres de prise d'esclaves, l'armée, les sacrifices humains, les réseaux de commerce, la pénétration coloniale, le banditisme social entretenu par les suites des tirailleurs, les *Souwouli*, le travail forcé... En vérité, ce traditionniste était une mémoire vivante sur tous les chapitres de l'histoire des Toma en général, de la ville de Macenta qu'il vit naître en particulier.

⁶ Fondateur du village de Massada, transcrit Macenta pendant la colonisation, devenu chef-lieu du cercle en 1917.

Sanzivali Camara

Ce traditionniste du village de Konésélimè, dans la sous-préfecture de Binikala, interviewé en décembre 1988, nous a fourni d'intéressantes informations sur la migration des Camara dans le Woïbhalaga et sur les contradictions entre eux et les Toma. Son récit sur les événements de Sèlèga de 1885, qui opposèrent durablement ces derniers aux Malinké, est l'un des plus fidèles que nous ayons recueillis : il a été le seul à ne pas confondre le chef de l'état de l'Ougbémè avec Gbazoyènè du Kéléghélèga.

Kpadè Sakouvogui (décédé)

Agé de plus de cent ans au moment de son interview le 10 janvier 1989, à Kpoghizizou, ce traditionniste constituait une véritable mine d'informations. Celles-ci étaient relatives à la fondation du Koémè, sa chefferie d'origine, aux rapports entre cet État et ses voisins, le Ziéma notamment, aux migrations Camara, aux guerres esclavagistes et samoriennes, aux initiatives et aux résistances à la pénétration coloniale et aux raisons de leur échec, aux exécutions sommaires des résistants dans les premiers postes militaires, à la crise du Koémè en 1922 et à la vie politique, économique, sociale et culturelle des Toma avant et pendant la colonisation.

Le témoignage de ce traditionniste est d'autant plus intéressant qu'il fut l'un des principaux acteurs de l'histoire du Koémè durant toute la période coloniale. Il côtoya en outre des personnages qui jouèrent un rôle déterminant dans la vie politique du cercle tels les chefs de canton Gamè Guilavogui et Wögbö Béavogui du Kolibirama toma et du Ziéma avec lesquels il fut initié au *poro* à Kpoghizizou.

Folomo Kalivogui

Interrogé le 3 janvier 1989 à Yömè, dans la sous-préfecture de Wolémè, ce traditionniste nous a fourni d'intéressants détails sur les contradictions entre les Toma et les Camara dans le Kōbhalaga (Nord du Ziéma) dont il est originaire et sur la bataille de Bhousémè. Il a été l'un des rares informateurs à parler sans détour d'une page peu glorieuse de l'histoire des Toma qu'occultent à loisir la majorité de leurs traditionnistes, c'est-à-dire les rapports de domination entre l'empire samorien et certains États toma. Il a également confirmé, avec force détails, la présence des négriers blancs dans les forêts du Ziéma qui nous avait été rapportée dès 1974 à Sédimè et à Dopamè, dans cette même chefferie.

Folomo Onivogui

Il est du district de Bhoussémè et a été interviewé du 7 au 8 janvier 1989. Cet informateur est l'archétype du traditionniste relativement jeune et n'appartenant pas à un lignage dominant auquel les anciens recourent à cause de la fidélité de la mémoire. Ses informations ont été décisives pour la bonne compréhension de l'histoire du Köbhalaga tant avant que pendant la colonisation. Ses récits concernent principalement les contradictions entre les Toma et les Camara de Kwanka qui poussèrent ceux-là à quitter ceux-ci en 1884 pour se réfugier à Bhoussémè, les batailles de février et d'avril 1907 contre les troupes françaises dans cette ville (les fortifications, l'armement et l'organisation des combattants, la part que prit au second combat le Dr Volz, etc.). Folomo a également été abondant dans ses témoignages sur la vie politique, économique, sociale et culturelle des Toma dans leur ensemble, avant et pendant la colonisation, sur le travail forcé, les crimes rituels organisés par les chefs de canton notamment.

Kéoulen Camara (décédé)

Petit-fils de Kaman Kékoura⁷, ce traditionniste était âgé de plus de cent ans lorsque nous l'avons interviewé le 12 janvier 1989 à Kwanka. Nous lui devons plusieurs éclaircissements tant sur les migrations des Camara dans la région que sur les contradictions entre eux et les Toma. Nous lui sommes surtout redevable de l'appréhension des dimensions réelles des rapports de production esclavagistes dans le Köbhalaga. Il ressort de ses renseignements en effet, que la capitale Kwanka, grâce à la traite esclavagiste et à l'esclavage productif, était avant la colonisation une ville dont la population vivait dans l'opulence et l'insouciance.

Comme Kpadè Sakouvogui, ce traditionniste fut mêlé aux grands épisodes de l'histoire de son canton, le Bouzié, pendant la colonisation. De là l'intérêt que représentent ses témoignages sur la période de domination étrangère, relatifs au fonctionnement de la chefferie administrative, aux contradictions entre les Toma et les Toma Manian, au travail forcé, etc.

Akoï Bhavogui (décédé)

Ce descendant des fondateurs de Panziazou, dans le Woïdjama, ancien combattant, était âgé d'environ 70 ans lorsque nous l'avons interviewé le 17 janvier 1989 dans son village. Nous lui devons de nombreux éclairages sur le processus d'occupation de la grande partie de la rive droite de la Manwana.

⁷ Chef de Kwanka à la veille de la pénétration française dont le rôle est expliqué plus loin.

Ses informations nous ont surtout permis de pénétrer davantage l'organisation politique et économique de l'Ouest du pays avant l'intrusion coloniale française, les principales contradictions entre ses habitants au moment de l'invasion étrangère. Sa narration des événements de Sèlèga de 1885 est largement contestée par la fraction toma-manian de Panziazou, archétype des régions de très vive tension entre celle-ci et les Toma. Akoï nous a également fourni d'intéressants détails sur l'esclavage et la traite esclavagiste, l'animation commerciale et économique de la vallée de la Manwana avant les Blancs, les rapports entre les Toma et leurs voisins kouranko, kissi et gbandi, la présence des négriers blancs dans les forêts du Woïdjama, les guerres de pénétration, de résistance et de banditisme social, le travail forcé.

Akoï Guilavogui

Résidant habituellement à Bhokpozou, cet informateur était âgé d'environ 65 ans au moment de son interview le 20 janvier 1989 à Bofossou. Il est l'un des rares traditionnistes toma à avoir situé sans ambages la coopération de plusieurs chefs toma à la pénétration et à l'implantation des Blancs dans le pays à la fin du siècle dernier. Il nous a ainsi montré les limites de la cohérence ethnique toma à la faveur desquelles le colonisateur français put utiliser une fraction des habitants du pays, ceux de l'Ouest, pour conquérir l'autre, du Sud et de l'Est. Aux batailles de Bhousémè en 1907, de Koïnyan et de Zapa en 1908, participèrent ainsi nombre de *partisans*, guerriers fournis par les chefs toma de la vallée de la Manwana déjà soumise. Avec la même objectivité, ce traditionniste a décrit les contradictions internes entre les chefs des deux rives du fleuve Manwana, qui empêchèrent ces membres de l'élite toma de présenter un front commun à l'envahisseur blanc.

Nos deux informatrices, centenaires, **Naköye Koïvogui**, rencontrée à Yömè en janvier 1989, et **Lawouo Guilavogui**, interviewée à Zébéla à la même période, nous ont surtout communiqué des informations relatives aux femmes. Toutes deux étaient jeunes filles de plus d'une dizaine d'années lors de la pénétration coloniale française. Elles furent de ce fait des témoins privilégiés des peines de la frange féminine toma durant la colonisation.

Lawouo nous a ainsi fourni de larges renseignements sur la mobilisation des femmes après la création d'un poste militaire à Zébéla sur les chantiers de construction des routes et des postes. Elle nous a appris également comment nombre de jeunes femmes servirent de force de filles de joie à des officiers et sous-officiers français ; comment d'autres assurèrent la relève des nombreux conscrits des chantiers administratifs dans la production vivrière.

Cette traditionniste nous a également fourni d'intéressants renseignements sur la période précoloniale, particulièrement en ce qui concerne le grand rôle que jouèrent des femmes dans le système politique du pays. Ce fut le cas de Gbakolo, la femme de Zébéla Tokpa, le chef du Vèkèma, à la veille de la colonisation : d'origine servile mais d'une grande bravoure, c'est elle qui assumait l'intérim du commandement (de la chefferie) lorsque son mari partait en campagne. En outre, elle conduisit à plusieurs reprises les troupes de ce dernier dans certaines guerres de capture d'esclaves.

2) Les sources écrites européennes

Ce fut dans la seconde moitié du XV^{ème} siècle que les Européens commencèrent à fréquenter la Côte des Graines⁸. Voyageurs, explorateurs, négriers, commerçants et missionnaires, repris par de grands compilateurs comme Dapper⁹, nous ont ainsi laissé une riche documentation d'une valeur inestimable. Leurs témoignages sur la vie des populations côtières permettent de mieux saisir le processus de la constitution et du télescopage de plusieurs éléments de culture communs aux peuples de la région. Il ressort de leurs écrits en effet que la traite esclavagiste, les guerres de capture d'esclaves et l'esclavage constituèrent de très grands facteurs de brassage de populations et de cultures. Il s'agit des récits d'auteurs, outre Dapper, tels Pacheco Pereira, T. Carnot, Laing et Teixeira Da Mota.

A l'époque, des négriers, des Portugais selon toute probabilité, pénétrèrent loin dans les régions les plus septentrionales des forêts toma et kissi. La mémoire collective retient de leur passage dans ces profondeurs de la sylve du centre ouest africain, la diffusion de certaines plantes exotiques telles la banane, l'ananas, l'igname et la papaye. Nul doute que ces écumeurs de forêts, connus en pays toma sous diverses appellations, à la recherche de la marchandise humaine, nous ont laissé des témoignages écrits de leurs activités dans l'hinterland. L'ouverture des archives portugaises demeure ainsi une perspective prometteuse quant à l'enrichissement de l'histoire des Toma.

Contrairement donc aux populations du littoral, celles de l'intérieur, les Toma en l'occurrence, ne sont connues dans les sources européennes écrites allant du XV^{ème} à la fin de la première moitié du XIX^{ème} siècle qu'à travers de rares éléments d'information recueillis auprès de ceux qui fréquentaient les comptoirs, les Djoula notamment.

⁸ C'est-à-dire l'actuelle côte du Libéria, ainsi dénommée à cause du « poivre » de maniguette (malaguette) qui est originaire exclusivement du Libéria méridional.

⁹ Dapper, 1668, 534 p.

Ces sources ont été passées au crible de l'analyse dans des travaux d'universitaires en Sierra Leone, au Libéria et aux États-Unis. L'idée-maîtresse qui s'en dégage est qu'en dépit de leur hétérogénéité ethnique, les différents peuples du Centre ouest africain se télescopaient d'une région à l'autre. Elles mettent ainsi en évidence leur homogénéité culturelle favorisée par le commerce négrier et les guerres de prise de la marchandise humaine. Ce sont principalement les études de W. L. d'Azevedo, S. E. Holsoe, J. Atherton, C. M. Fyle, A. Jones, Johnson, Jackson, K. Little et Massing. Cette littérature est essentiellement en anglais.

Les sources écrites européennes ne se feront abondantes, régulières et précises qu'à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle avec la pression coloniale européenne, anglaise et française en l'occurrence. Le voyage d'exploration de l'agent libérien Benjamin Anderson à l'intérieur de la forêt du Centre ouest africain inaugure cette nouvelle ère. Cette croisière a conduit l'officier libérien à visiter en 1868 toute la région située entre le cap Mount (sur la côte) et le pays konianké de Beyla, en zone préforestière soudanaise. Ses observations de tous ordres, celles relatives en particulier aux us et aux moeurs des populations visitées, demeurent une source inestimable d'information sur l'histoire des Toma dont il a traversé le pays dans sa partie septentrionale.

Mais, ce fut avec l'intrusion coloniale française, quelques années plus tard, à partir précisément de 1892-1893, que les informations furent d'une régularité sans précédent. Ce fut à cette période que les troupes françaises, dans la foulée de Samori, atteignirent les franges septentrionales du pays toma. A partir de Kissidougou, Kérouané et Beyla, points d'appui de la pénétration dans la région forestière, les renseignements commencèrent à s'accumuler sur les populations y vivant. Elles provenaient tant des agents politiques, des commerçants ambulants, que des militaires français dont les colonnes sillonnaient le Nord du pays déjà soumis.

La caractéristique de la documentation de cette période est d'être diffuse et éparse, voire même confuse, à cause des nombreux aléas de traduction et de transcription et de l'ignorance de la région. Elle ne s'étoffe qu'au début du siècle, avec l'implantation des premiers postes militaires dans le Nord du pays.

Jusqu'en 1908, l'essentiel des informations concernait les opérations de guerre de conquête et de résistance, même si des aspects telles l'économie, l'organisation socio-politique et culturelle, n'étaient pas systématiquement évacués. Ceux-ci n'apparaissent cependant qu'en filigrane et étaient assez déformés. En revanche, cette littérature foisonne d'intéressants détails sur l'organisation militaire des habitants : effectif des troupes, armements, tactiques de guerre, fortifications, costumes de guerre, géographie du pays, etc., tous points sur lesquels les témoignages oraux restent indécis et qui nous